

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/40-ans-apres-le-coup-d-Etat-en-Uruguay-la-generation-du-silence>

40 ans après le coup d'Etat en Uruguay, la génération du silence.

- Notre Amérique - Terrorisme d'Etat - Uruguay -

Date de mise en ligne : jeudi 27 juin 2013

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

A trois ans je suis monté sur la tour de contrôle de la caserne Rivera, en Uruguay, et j'ai déclenché les alarmes. Au cri de « *les tupas s'échappent* », les militaires se sont déployés jusqu'à ce qu'ils m'aient découvert et m'ont crié « *Descends de là, fils de grande pute !* ». Ceci je m'en rappelle bien. En revanche je ne me souvient pas, ce que racontait ma grand-mère et d'autres le répétaient, que je suis descendu fâché et que le *milico* m'a traîné par un bras.

Cela se passait durant l'année 1973. J'avais connu auparavant la prison de *Salto* et finalement celle de *Libertad*, à l'occasion des visites que ma famille faisait à mon grand-père, Ursino Albernaz, « *le Lion chauve* », le vieux rebelle, la brebis galeuse d'une famille de paysans conservateurs. Selon divers témoignages, le vieux a été arrêté pour avoir donné à manger dans sa ferme agricole à des [tupamaros](#) en cavale. Dès lors il a dû supporter tout type de tortures, cagoulé et frappé par certains de ses voisins de peu de rang ; avec les mains attachées par derrière, il a dû éviter les pains du désormais célèbre capitaine Nino Gavazzo, que même les services d'intelligence des Etats-Unis d'Amérique (qui ont un historique honteux dans les dictatures de l'époque) ont empêché d'entrer dans le pays en le qualifiant « *d'ivrogne parleur* » quand on fut au courant de sa menace contre la vie du parlementaire US Edward Koch.

De ces cours dans l'enfer, mon grand-père est sorti avec un genou éclaté et quelques coups qui n'ont pas été aussi démolisseurs que ceux dont a dû souffrir son fils cadet, Caíto, mort avant de voir la fin de ce qu'il appelait des « *temps obscurs* ».

Dans la prison *Libertad* (la plus célèbre maison d'arrêt de prisonniers politiques se nommait ainsi parce qu'elle était dans une petite ville du même nom, et non à cause de l'incurable ironie du Rio de la Plata), l'oncle Caíto a confessé à sa mère qu'il avait été là, dans cette prison, où il avait été transformé en ce pourquoi il avait été emprisonné. Ils parlaient toujours à travers une vitre. Ensuite nous les enfants arrivions par une autre porte et sortions dans une cour « *gentiment* » équipée de jeux pour enfants. Là, se trouvait l'oncle, avec sa moustache lourde et son éternel sourire. Sa calvitie naissante et ses questions puérides. Ils me choisissaient toujours pour mémoriser les messages longs dont je me souviens encore, puisque depuis lors j'ai perdu la généreuse capacité d'oublier. Entre les enfants se balançant et se jetant des toboggans, je m'approchais de l'oncle et lui disait, à voix très basse pour que le garde qui marchait près ne l'écoute pas, le message que j'avais.

L'oncle avait été torturé avec différentes techniques : dans la ville de Tacuarembó ils l'avaient submergé de façon répétée dans un cours d'eau, ils l'avaient traîné par un champ plein d'épines. Ils l'avaient enfermé dans un cachot et, en lui montrant un sac banane ensanglantée, ils l'avaient informé qu'ils allaient le châtrer le jour suivant, raison pour laquelle il avait passé la nuit à essayer de dissimuler ses testicules dans le ventre jusqu'à les éclater. Au jour suivant ils ne l'ont pas châtré, mais ils ont dit à son épouse qu'ils l'avaient fait, et qu'ainsi son conjoint flambant neuf n'allait déjà plus lui servir ni de conjoint, ni de père pour ses enfants.

Tante Marte est retournée au domaine de ses beaux-pères et s'est tiré un coup de feu dans la poitrine. Mon frère et moi, ce jour de 1973 dans cette maison du domaine, à Tacuarembó, jouions dans la cour à côté d'une charrette. Quand nous avons entendu le coup, nous sommes allés voir ce qu'il se passait. Tante Marte était allongée sur un lit et une tache couvrait sa poitrine. Sont ensuite entrées des personnes que je ne peux pas identifier à tant de distance et qui nous ont obligé à nous sortir de là. Mon frère plus grand, il avait six ans a commencé à se demander : « *Pourquoi naissions-nous si nous devons mourir ?* ». La grand-mère Joaquina, qui était une chrétienne inébranlable que je n'ai jamais vue dans aucune église, a dit que la mort n'est pas quelque chose de définitif, mais seulement un pas vers le ciel. Excepté pour ceux qui se suicident.

- Alors tante Marte n'ira pas au ciel ?

40 ans après le coup d'Etat en Uruguay, la génération du silence.

- Peut-être pas -répondait ma grand-mère, bien que cela personne ne le sait.

L'oncle Caíto est mort peu après être sorti de *Libertad*, en 1983, presque dix ans plus tard, quand il avait 39. Il était malade du coeur. Il est mort pour cette raison ou par un accident inexplicable sur sa moto, une nuit, sur un chemin de terre isolé, au milieu de la campagne.

Aucun n'a été un disparu. Aucun n'est mort lors d'une session de torture. Comme beaucoup, ils ont été simplement détruits par un système et par une culture de la barbarie.

Le reste, ces enfants que nous avons été, nous continueront d'une certaine manière liés à cette barbarie jusqu'à nos morts. Il nous reste, toutefois, la possibilité d'exercer notre liberté de conscience et de faire quelque chose avec tout ce fumier, comme un agriculteur qui abonde un sol dans à la recherche de quelque chose de plus beau et productif.

Le 27 juillet 1973 eut lieu le coup d'État civil-militaire qui a duré jusqu'à 1985 et qui a précédé le coup d'Etat au Chili le 11 septembre et celui de l'Argentine trois ans après.

Traduit de l'espagnol pour [El Correo](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo](#). Paris, le 27 juin 2013.

[\[Contrat Creative Commons\]](#)

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#).